

Confessions
d'une cleptomane

Florence Noiville

Confessions d'une cleptomane



© Éditions Stock, 2018.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0286-7

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour Martin
ETLB

Protect me from what I want.

Brian Molko

— *Did you have a tough
childhood, Marnie ?*

— *Not particularly.*

— *I think you did.*

Alfred Hitchcock

*Brain : an apparatus with which
we think we think.*

Ambrose Bierce

Prologue

— Tu sais pourquoi Freud n’a jamais écrit sur la cleptomanie ?

J’interrogeais Max du regard.

— Non.

— Ça ne t’intrigue pas ?

— Quoi ?

— Qu’il ait écrit sur toutes les manies, sauf une... ?

C’était à New York. Je prenais un café avec Max, un ami psychanalyste et romancier. Il a levé les yeux au ciel et fait une moue que je lui connaissais bien. Le lendemain, je recevais par mail cette réponse amusée :

— En 1895, Freud et sa femme passèrent quelques jours dans un petit hôtel sur les hauteurs de Florence. Cet été-là, Freud écrivit à Fliess, à Berlin : « Est-ce que tu crois qu'il pourrait y avoir un jour une plaque sur ces murs : Ici séjourna Freud, l'auteur de *L'Interprétation des rêves* ? » Ce n'était pas une plaisanterie. Plutôt la marque de son anxiété. Car sur le registre de l'hôtel, Freud avait imprudemment écrit : « Doktor Freud und Frau ». Or cette Frau n'était pas son épouse Martha, mais Minna, la sœur de cette dernière. C'est parce qu'il avait volé la virginité de sa belle-sœur Minna que Freud n'a jamais écrit une ligne sur la cleptomanie.

*

Je n'ai jamais su si c'était l'analyste ou le romancier qui parlait dans ce mail. Mais tout de suite après, j'en ai reçu un autre :

— Au fait, tu ne m'as pas dit pourquoi tu te posais cette question ?

J'ai raconté à Max que la veille, à la boutique du MoMa, j'avais vu une femme rousse avec un sac de toile en bandoulière. Sur le sac étaient écrits ces mots : « I am a kleptomaniac. This is a stolen bag. » J'avais souri. Je ne me doutais pas que j'allais revoir cette femme quelques jours plus tard, dans une soirée. Totalement par hasard. On nous avait présentées et je l'avais reconnue. Elle m'avait confirmé qu'elle était souvent au MoMa ces derniers temps. Elle travaillait sur les Rauschenberg de la collection

permanente. Elle avait un léger accent, facile à reconnaître.

— You're French ?

— Oui, pourquoi ? Vous aussi ?

On a repris une coupe de champagne et elle s'est tournée vers un grand type brun un peu en retrait.

— John Karoui, mon compagnon. Et vous êtes... ?

Elle avait quitté Paris pour s'installer à Detroit. D'abord Detroit. Puis New York. Je n'ai pas demandé pourquoi elle avait quitté l'Europe. Il m'a semblé plus amusant d'évoquer son sac.

— Eh bien, il vient de la boutique du MoMa justement... Mais le plus drôle, figurez-vous, c'est que c'est vrai. Je suis cleptomane. Ou plutôt je l'ai été. Longtemps. En l'occurrence, je n'ai pas pu résister. Comme ils disent ici, j'ai « lifté » ce sac pour l'offrir à ma mère...

qui l'est aussi. Comme sa propre mère !
C'est une spécialité qui traverse les
générations dans notre famille.

Elle rit une nouvelle fois. Reprit du
champagne – elle n'en était pas à ses
premières coupes – puis se mit à me
raconter. Sa cleptomanie et surtout
ce sur quoi, sans qu'elle en revienne
elle-même, elle avait débouché.

Elle ne s'appelait pas Valentine de
Lestrangle mais, à condition que je change
son nom, elle voulait bien que je lui
« vole » son histoire pour en faire un
roman.

Belle prise, pensa Lestrangle. Elle souriait intérieurement. Pour une belle prise, oui, c'en était une. Légère, si légère... Et avec ça, des formes parfaites. Polies, arrondies. Comme un énorme galet d'obsidienne monté sur des roulettes. Dans le temps, pensa-t-elle, on aurait appelé ça une mallette. Elle sourit encore. Mais pour une autre raison cette fois. Parce que mallette était – comme chandail ou flagornerie –, l'un des mots favoris de sa grand-mère, l'inénarrable Madeleine, dite Maddy ou, plus opportunément encore, Mad de Lestrangle. Dans un flash, elle revit ses

longs doigts tordus, comme de vieux ceps de vigne couverts de bagues. Tordus mais toujours agiles... Une mallette donc... Mais bon. Aujourd'hui on disait plutôt une valise. Une valise de marque Tumi en l'occurrence. Le strange baissa à nouveau les yeux et l'enveloppa du regard. Une belle prise, sans aucun doute.

Elle aurait été incapable de dire comment ça s'était passé exactement. Comment ses gestes s'étaient enchaînés et par quel miracle, tandis qu'elle serrait dans sa paume le plastique velouté de la poignée, la petite malle s'était mise à rouler docilement derrière elle. Cela s'était fait. Voilà tout. Comme sur des roulettes. Silencieuses et bien huilées... Le reste, elle s'en fichait. Elle était à Venise, à l'aéroport Marco Polo. Elle descendait du lounge où elle venait de

passer trois quarts d'heure – elle aimait toujours arriver en avance pour prendre ses avions. Le salon des « frequent flyers » – cette manie qu'ils avaient, même en Italie, de donner des noms anglais à tout – n'était pas magnifique, elle en avait vu de bien plus beaux partout dans le monde, avec leurs hautes verrières ouvrant sur les pistes, leurs gigantesques murs végétalisés et leur cuisine de chefs, mais il avait toujours été, comment dire, généreux avec elle. Lestranger connaissait par cœur la façon dont il était agencé, avec son bar en libre-service au milieu de l'espace, son revêtement en inox et ses placards de faux bois crème. Fidèles à leur image et confiants dans la vie, les Italiens ne les fermaient jamais à clé. Lestranger savait que celui du milieu contenait la réserve de prosecco. Chaque année, lorsqu'elle revenait de